

Pour mes recherches j'ai sélectionné l'entretien 2450 appelé « Un couple parle de sa passion des jardins et du jardinage » et l'entretien 2451 enregistré sous le nom « Une femme d'origine anglaise parle de son goût pour le jardin ». Dans le premier entretien, Annie-Hélène Dufour interroge un couple de retraités au sein de leur jardin. Visiblement ce n'est ni la première, ni la dernière fois que l'anthropologue les interroge. La conversation est cordiale, la chercheuse et ses informateurs semblent partager une passion commune pour les plantes. Le couple a vécu pendant longtemps à Paris mais ils résidaient au moment de l'entretien, en Provence. Le jardinage est pour eux à la fois un lieu de découverte et de sérénité. Dans le second entretien, l'anthropologue interroge une Anglaise résidant en France depuis plusieurs années. Son goût pour le jardin s'exprime davantage par l'expérimentation et la curiosité. Elle aime faire pousser une grande variété de plantes, pas toujours originaire de la région où elle habite. Annie-Hélène Dufour lui donne des conseils et elles discutent de leurs propres préférences en matière de fleurs.

Pour approfondir ma recherche je me suis appuyée sur plusieurs articles. Le premier « A quelle mode vais-je planter mes choux ? » de Anne Luxereau a été publié en 1986 dans la revue *Terrain*. Dans cet article, l'anthropologue s'intéresse à l'engouement des « néo-pyrénéens » pour le jardinage. Ce terme désigne une population plutôt jeune, ayant décidé dans les années 70, de quitter la ville pour s'installer dans les montagnes pyrénéennes. Cet article se base sur un terrain, effectué dix ans après l'emménagement des jeunes urbains dans les montagnes du Couserans ariégeois. Ces néo-pyrénéens ont quitté leur milieu d'origine avec la volonté de fuir un système qu'ils rejettent et afin de vivre autrement, au contact de ce qu'ils appellent la « Nature ». A travers cet article, l'anthropologue veut comprendre la place de la socialisation primaire dans leur pratique.

Mon développement va aussi reposer sur l'article « Un espace singulier » d'Ariane Bruneton-Governatori publié en 1986 dans la revue *Terrain*. Dans celui-ci, l'anthropologue présente l'utilisation de l'espace au sein de jardins potagers dans les Pyrénées centrales. Elle s'interroge sur la construction identitaire individuelle à travers l'espace potager. L'article « Les jardins de la nostalgie » de Sylvie Nail, publié en 1997, se concentre sur la patrimonialisation du jardin anglais. Ce processus éclaire le rôle identitaire et politique des jardins. Enfin, le dernier texte que je vais mobiliser, s'éloigne de l'espace terrestre, puisqu'il s'agit de l'article « Le bonheur est dans les airs » de Luc Robène, Dominique Bodin et Stéphane Héas, publié en 2006. Les auteurs y font une rétrospective de l'aérostation au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ils montrent comment la volonté de fuir un environnement corrompu par l'Homme, pousse l'élite française à s'élever dans les airs, à la recherche d'une communion avec la « nature ».

A travers ce corpus, le jardin apparaît comme un lieu intermédiaire, n'obéissant ni totalement aux lois de la « Nature » ni totalement aux lois de la « Culture ». C'est un lieu à la fois contrôlé et indomptable, pensé par l'Homme et pour l'Homme, mais dans la recherche d'une évasion au milieu

humain. A travers ces entretiens, je souhaite justement comprendre comment s'exprime la

confrontation au sein de l'espace de jardinage, entre les Hommes et un environnement à la fois chéri et asservi.

Tout d'abord, le jardin s'appuie sur un savoir-faire régional et générationnel. Les parcours familiaux montrent l'importance qu'ils accordent à leur propre « culture » du jardin. La base de leur savoir crée un socle identitaire enrichi par différents réseaux de transmissions. Les individus semblent par ailleurs s'attacher au paradigme d'une nature bienfaitrice. Cela s'illustre par leur attachement affectif aux plantes, aux bienfaits qu'ils attribuent à leur pratique et à leur appropriation de l'espace. Cependant, le jardin est aussi un espace stratifié socialement, comme le montre la répartition genrée et générationnelle des tâches. Enfin c'est un lieu de conflit et d'affirmation par la « Nature » de sa souveraineté.

A travers mon développement je vais être amenée à utiliser le terme « nature », tout d'abord pour plus de fluidité, mais aussi car c'est l'appellation émique utilisée par les personnes interrogées dans les entretiens et dans les articles. Les documents que j'ai choisis se situent tous dans un cadre occidental et naturaliste, où l'idée de « nature » est à saisir en tant que réalité matérielle indépendante de l'activité humaine. Ainsi la « Nature » désigne un ensemble très vaste qui prend en compte les animaux, les végétaux ou encore le climat. Dès que possible, j'apporterai des nuances.

Tout d'abord on peut remettre en cause le paradigme qui place le jardin comme un lieu hors du temps, des conflits et du système, puisque que le jardinage s'avère être un savoir-faire régional et familial.

Le jardin tient une place centrale dans les parcours familiaux. Le couple du premier enregistrement explique venir d'un milieu paysan, et reconnaît avec fierté avoir transmis à leurs enfants leur goût pour le jardinage. La femme anglaise interrogée par Annie-Hélène Dufour, garde aussi un souvenir vif de la première petite parcelle que sa mère lui avait octroyé, pour faire son propre jardin, elle avait alors six ans. L'amour que sa mère portait aux indigos la pousse d'ailleurs à souhaiter en planter dans son jardin français, malgré les réserves de l'anthropologue sur ses chances de réussite. Les jardinières ariégeoises confirment qu'elles tiennent leur savoir de leur mère, leur belle-mère ou encore leur tante, qu'elles ont vu faire lorsqu'elles étaient jeunes, et qu'elles imitent maintenant qu'elles sont adultes. Leurs nouveaux voisins, même débutants dans cette pratique, gardent tous en mémoire un « initiateur », un « modèle » venu de l'enfance.

Le patrimoine régional influence aussi la manière de jardiner. Un des néo-pyrénéens rencontré par Anne Luxereau renie l'oignon local et continue de lui préférer le « *jaune paille des vertus* » originaire du Nord, tout comme lui. Ce n'est bien sûr pas le seul à privilégier ses propres

graines, aux plantes locales. Pour ces jeunes adultes déracinées de leur milieu familial, le jardin devient un endroit où recréer un morceau de leur terre natale. La femme anglaise reste aussi attachée à certains plants ramenés de Londres et dans son article, Sylvie Nail fait référence aux

colons anglais, qui au XIX<sup>ème</sup> siècle, réaménageaient les jardins tropicaux en jardin bucolique britannique. Par ailleurs, la patrimonialisation du jardin anglais, montre l'importance que la nation britannique lui octroi. Le jardin anglais est une sorte de vitrine des valeurs anglaises offert aux regards extérieurs. Il appartient à leur patrimoine national car c'est un emblème qu'ils souhaitent protéger. Cette préservation est importante, car le jardin fait référence à un mode de vie ancien, sur le point d'être oublié et dont les individus sont nostalgiques. Il rappelle l'Histoire des aïeux dont le souvenir est vague, il rappelle une époque constitutive de leur identité actuelle. Plus qu'un simple lopin de terre, le jardin soutient l'Histoire populaire et aristocratique du pays. Alors que la Grande- Bretagne subit une crise à l'intérieur même de ses terres, comme le souligne le Brexit, de tels symboles permettent l'union de ses membres autour d'une même mémoire. Le jardin ancre donc les individus au sein d'une même communauté, d'une même identité.

Cependant la transmission du savoir n'est pas restreinte au cercle familial. Le partage de connaissances semble au contraire, au centre de la démarche horticole. Ainsi les néo-pyrénéens se disent toujours heureux d'obtenir des conseils de leurs voisins locaux, et la femme de l'entretien 2451 parle de ses expérimentations infructueuses et de ses discussions avec un « très bon ami paysan ». Elle est par ailleurs membre de la *Royal Garden Society*, qui lui permet de faire partie d'un groupe de pairs. L'article qui présente l'engouement pour l'aérostation au XIX<sup>ème</sup> siècle, met en avant la formation d'une communauté de pratique. Celle-ci permet de se reconnaître entre membres et de se différencier des autres groupes. La pratique de l'aérostation est accompagnée par une volonté des membres, d'être à la pointe de la nouveauté dans un but purement récréatif. Cette volonté de posséder de nouveaux outils et de nouvelles techniques pour en parler avec d'autres passionnés, se retrouve dans la pratique du jardinage. Sylvie Nail fait référence à la *Garden History Society* qui organise des séminaires, des ateliers mais aussi des voyages de groupes. Pour le couple interrogé, le partage de conseils est essentiel. Leur savoir-faire s'enrichit grâce à des ateliers thématiques, des voyages mais aussi grâce à l'échange d'outils entre voisins. La littérature sur le jardinage semble assez délaissée, au profit de l'expérience, qui elle seule sait s'adapter à l'inconstance de l'environnement.

Le jardin est donc un espace social qui n'échappe pas aux habitudes culturelles de ses possesseurs. Au contraire, il en est un des socles identitaires. Le jardin est le lieu idéal pour cette tâche, puisqu'il occupe une place intermédiaire entre le public et le privé, le « sauvage » et le transformé.

Cela s'ajoute à l'idée d'une pureté naturelle qui serait en contraste avec les dépravations de l'Homme, associées à l'urbanité. Dans mon corpus, la Nature apparaît en miroir de la Culture humaine, et c'est justement cette inversion qui semble attirer les Hommes dans sa direction. Les vols en ballon qui intéressent les auteurs de l'article « Le bonheur est dans les airs », montre que c'est la volonté d'appréhender la nature sous un nouvel angle, qui va motiver la conquête céleste. Ils montrent que le milieu aérien est désiré parce qu'il permet d'explorer, de découvrir, de rechercher de nouvelles formes de plaisir, mais aussi de fuir une société « *populeuse, souillée,*

*incertaine voire dangereuse* » (p.3). Les airs représentent un espace qui n'a pas encore été profané par les Hommes. Sylvie Nail explique que les maisons de campagne anglaises servent de refuge grâce à leur position éloignée de la décadence et de la pollution urbaine. Le cottage anglais entouré de fleurs, représente la vie rustique rurale, qui se contente de plaisirs simples et sains. En pleine révolution industrielle, il représentait le rêve d'évasion et de tranquillité des habitants de la ville. C'est bien ce qui a motivé les néo-pyrénéens à s'installer dans le Couserans. Par ailleurs, pour l'homme du couple interrogé par Annie-Hélène Dufour, il est surtout question d'harmonie. D'après lui, il faut trouver un équilibre entre tous les éléments qui peuplent le jardin, lui et les produits d'entretiens compris.

Ce jeu de différenciation n'exclut pas pour autant un véritable attachement affectif aux plantes. Ariane Bruneton-Governatori commence son article avec une succession de personnifications de la plante : dans ses dialogues intérieurs les pêchers « pleurent », les chrysanthèmes sont « laissés-pour-compte » et la terre « respire ». La femme anglaise s'attriste de voir sa vigne « saigner » et fait remarquer qu'en France on dit que la vigne « pleure » lorsqu'elle a été taillée trop tard. Par ailleurs, les deux femmes des entretiens n'aiment pas tailler leurs plantations, la femme de l'entretien 2450, associe même la taille à une amputation. Elle explique aussi qu'elle n'arrive pas à se résoudre à cueillir des fleurs dans son jardin. Si elle souhaite faire un bouquet, elle préfère les acheter au fleuriste, il n'y a donc pas de sacrifice car ce ne « sont pas les [siennes] ». L'attrait accordé à la Nature est lié à l'idée bienfaitrice de celle-ci. Luc Robène, Dominique Bodin et Stéphane Héas montre que le contact avec des éléments dits « naturels » offre pour les individus un sentiment de bien-être, car ils sont reliés à des symboles de vie, de santé et donc de force. Pour Madame B. interrogée par Ariane Bruneton-Governatori : « *Le jardin autrefois, c'était le tranquillisant d'aujourd'hui* » (p.2). Anne Luxereau aborde aussi le jardin comme un espace qui permet de se ressaisir le corps et l'esprit. Cette vision du jardin semble partagée par la femme dans l'entretien 2450 qui confie : « Je peux avoir des soucis, même des soucis graves, je vais dans le jardin et pendant le temps où je suis dehors, j'oublie tout ! » ou bien de son mari qui affirme « j'aime avoir un travail intellectuel au jardin ». Être au jardin c'est être à l'extérieur, pas seulement de sa maison mais aussi d'un espace grouillant de réseaux de sociabilité qui épuise le besoin d'individualité.

Le jardin se présente donc aussi comme un espace personnel et approprié. Car si la « nature » y est admirée et respectée, elle reste un objet à soumettre. Dans les deux entretiens, les interrogés reconnaissent, avec un certain regret, utiliser des produits contre les nuisibles et les maladies des plantes. L'homme plaisante en disant que ce n'est pas un traitement qui nuit aux abeilles, avec qui il s'entend bien, mais qu'il ne faudrait pas, en effet, en avaler... Par ailleurs s'il défend un équilibre entre les plantes, et laisse une certaine place aux fleurs sauvages, il explique faire un désherbage sélectif en fonction de ses propres goûts. Ainsi le caractère sauvage du jardin est valorisé, tant que celui-ci reste maîtrisé. D'après Anne Luxereau, la production qui découle du jardin n'est pas l'essentiel dans cette pratique. Ce qui compte, c'est d'avoir créé son propre décor autour de sa maison, un espace qui suit nos propres règles, nos propres envies. Dans « Un espace

singulier » l'autrice montre que même si le contenu est très peu variable d'un jardin à l'autre, les jardinières revendiquent leurs différentes organisations, leur liberté et la singularité de leur potager. En soit, le jardin est un espace que l'on s'approprie et qui nous permet de nous identifier et d'être identifié. Dans le cadre de son terrain, le jardin permet par exemple aux néo-pyrénéens et aux jardiniers locaux de se différencier et de se reconnaître. Ariane Bruneton-Governatori met en avant la singularité de cet espace, à la fois extérieur puisque la vie des non-humains s'y déploie, et intérieur, puisque les allées sont balayées et clôturées. En participant à l'ordre de la nature, c'est l'ordre des Hommes qui est réaffirmé.

On peut donc s'attendre à ce que l'espace de jardinage soit un lieu de forte stratification sociale, entre le monde humain et non-humains, mais pas seulement.

La valeur identitaire du jardin s'illustre aussi par la manière de se répartir les tâches. Pour les Pyrénéens interrogés par Ariane Bruneton-Governatori, le jardin est un espace féminin. La femme est véritablement la maîtresse de ce lieu, qui est par conséquent de sa responsabilité. Le jardin est leur « patrimoine ». C'est d'ailleurs une réalité à laquelle se confronte les néo-pyrénéens, qui envisage davantage le jardin comme un espace de travail mixte, au grand étonnement de leurs voisins. Une des jeunes femmes explique par exemple, recevoir des remarques ambiguës de la part des hommes du village, s'ils la voient être aidée au jardin par un homme. Le couple entretenu par Annie-Hélène Dufour explique se répartir les tâches naturellement, en fonction de leurs propres préférences. Ils précisent néanmoins que c'est le mari qui s'occupe des travaux d'entretiens plus « lourd », comme la taille. La répartition du travail obéit aussi à une logique générationnelle. Ariane Bruneton-Governatori montre par exemple, que la jeune fille doit attendre assez longtemps avant d'être jugée assez qualifiée par sa belle-mère, à qui appartient originellement le jardin où elle s'introduit, après son mariage. Dans la plupart des cas les enfants semblent mis de côté dans le

travail au jardin. S'il leur est parfois alloué un petit carré de potager pour planter des radis ou des fraises, les adultes semblent convenir que les travaux horticoles intéressent peu les plus jeunes. La femme anglaise explique avoir été l'exception dans sa fratrie et le couple constate que leurs enfants ne s'y sont mis qu'une fois adultes.

Le jardin n'échappe donc pas à la stratification sociale au sein du village ou même de la famille. Une telle structure permet de mettre en avant des conflits. Le jardin, loin d'être toujours le havre de paix espéré, se dessine parfois comme un lieu d'affrontement. Comme le montre l'exemple des pyrénéennes, on peut retrouver une lutte de pouvoir au sein même de la parenté, la responsable du jardin étant considérée comme la plus apte et la plus digne de confiance de la famille. La même ethnographie fait mention d'intrusion et de vol de légumes dans les jardins privés. Cela attise les « guérillas de familles » et le saccage d'un plant de tomate s'avère parfois être l'expression d'une vengeance entre voisins. Quand Annie-Hélène Dufour parle au couple de la taille des arbres, l'homme reconnaît qu'il se limite pour que ce ne devienne pas un « frein pour la paix du ménage ». La femme s'étonne d'une telle expression, affirmant que même si son mari

taille parfois trop les arbres fruitiers, le conflit ne les mène jamais aussi loin. Une tension peut aussi venir d'une différence d'appréciation. Anne Luxereau montre que les autochtones ariégeois trouvent les jardins de leurs nouveaux voisins « sales » alors que ces derniers qualifient les jardins traditionnels ariégeois de « propres » en effet, mais « moches ». Les critères d'évaluations ne sont visiblement pas les mêmes, et dressent des frontières. Ariane Bruneton-Governatori montre par ailleurs que le jardin est à la fois un poste d'observation de ses voisins, mais aussi un refuge, si l'on veut disparaître à l'arrivée d'un importun... L'exemple de la patrimonialisation du jardin anglais montre que ce dernier joue aussi un rôle politique. Des conflits peuvent donc émerger à l'échelle nationale, sur la manière de préserver ce patrimoine. Les mesures de préservation en Angleterre imposent des normes censées ancrer le jardin dans une tradition particulière. En faisant cela, la législation bride le caractère privé et créatif de certains jardins et s'attise la colère des propriétaires et des paysagistes.

Les conflits concernent aussi les non-humains avec qui les Hommes partagent cet espace. La conquête des airs était pour les adeptes, une manière de se confronter aux obstacles de l'environnement. Par l'usage d'une technique de pointe, l'élite de la société se permettait d'asservir les éléments naturels, de s'élever au-delà de ses propres limites physiques. C'était une manière d'affirmer son pouvoir sur les océans, les montagnes et bien sûr le ciel. Mais l'Homme reconnaît parfois que son adversaire n'est pas à sous-estimer. Le jardin reste un lieu où les éléments climatiques et les agents de la « Nature » garde un certain pouvoir et une certaine imprévisibilité. Marie S. une pyrénéenne de naissance interrogée par Anne Luxereau affirme que « *c'est le terrain qui commande, et puis le temps (p.4)* ». Les jardiniers tentent parfois d'en tirer un avantage. La connaissance de leur environnement, de la région et de l'observation du ciel tient une place

importante. Plus que le bulletin météorologique ou la littérature scientifique, c'est l'expérience et la tradition qui les informe. Ainsi par exemple le couple de retraités explique que le mistral annonce le beau temps alors que le vent du sud amène la pluie. Le couple tient compte des chutes de pluies pour faire des économies en arrosage automatique et entretiennent de bonnes relations avec les abeilles. Dans «Un espace singulier», l'anthropologue prend aussi l'exemple des oies qui s'échappent de leur enclos, mais qui sont pardonnées car elle en profite pour débarrasser le jardin des limaces. Cependant le couple affirme « subir » l'été, regrette que les écureuils grignotent leurs amandes et que les lapins mangent leurs choux. La femme anglaise a en horreur les insectes et confie en riant se recouvrir de produit. Ainsi malgré leur volonté de contrôler cet espace, les jardiniers se trouvent parfois dépassés et doivent s'avouer vaincu.

Pour conclure le jardin n'est pas un espace dépourvu de règles, de coutumes, d'idéaux et de contraintes sociales. C'est un espace qui permet de se détacher momentanément de la société tout en la perpétuant et en la régénérant à une échelle plus réduite. Pour les différents jardiniers interrogés, le jardin « se pense », « se rêve » voire s'intellectualise. Ce n'est donc pas un espace sauvage à l'abri de la « corruption humaine », mais un espace qui s'imagine et existe justement

par l'intervention de l'Homme. C'est un espace qui existe car il est vécu. Tim Ingold résumerait sûrement cela en disant que la pratique horticole « porte à l'existence » l'espace du jardin. Par ailleurs, si je préfère qualifier le jardin « d'espace » et non de « lieu », c'est afin de faire la délimitation que propose Michel de Certeau entre le lieu inerte et l'espace animé par des pratiques.

J'ai effectué mes recherches grâce à des entretiens et des articles de seconde main et si cela était frustrant au départ, analyser grâce aux travaux d'autres personnes n'est pas inintéressant. Les entretiens menés par Annie-Hélène Dufour permettent une double interprétation, puisque mon regard d'étudiante se confronte au regard de l'anthropologue expérimentée. Ces documents permettaient donc l'analyse des réponses des interrogés, mais aussi des questions de la chercheuse. Par ailleurs, son statut de passionnée de jardinage ressortait de telle manière, que ses pratiques pouvaient elles-aussi faire l'objet d'une analyse. Le regard extérieur et décentré, exigé en anthropologie était d'autant plus simple à mettre en place. Cependant le fait de travailler sur des sources impersonnelles, rend le travail d'appropriation plus compliqué et ne me semble pas satisfaisant pour une recherche plus aboutie. Il était assez frustrant de ne pas voir l'anthropologue rebondir sur certaines remarques et déstabilisant de ne pas pouvoir poser certaines questions par nous-même. Il est néanmoins indéniable que ces archives ont l'intérêt de nous offrir des entretiens très bien menés et donc plus facile à analyser pour débiter. La recherche d'article était particulièrement intéressante car elle permettait de faire de nombreux liens, et de justement répondre à des questionnements qui n'était pas présent dans les entretiens. Avec plus de temps,

j'aimerais me pencher davantage sur le rapport à la propreté dans l'espace sauvage. Les jardiniers et jardinières semblent vouloir aseptiser cet espace et cela pose à mon avis une question sur l'importance prise par l'hygiénisme en occident, et permet de se demander ce qu'on considère comme sale ou non. Je pense qu'au sein même d'une région des différences de perceptions sont observables.